

# Fête du bois

Autor(en): **Guex, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 29

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225340>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :  
Administration du Conteur  
Pré-du-Marché, Lausanne

## FETE DU BOIS

**C**OUP de sifflet, main levée, l'agent de police arrête la circulation. Les gens massés sur les trottoirs se précipitent au centre de la place et forment la haie. Au tournant de la rue apparaissent deux rangs d'agents, en tenue de parade, alignés et raides comme des soldats de plomb. Ils avancent à petits pas secs, à la manière des automates sur le point de s'arrêter... on aimerait donner un ou deux tours au remontoir, pour les faire aller plus vite ! Enfin, derrière les musiciens en sueur, après les officiels cocardés... les enfants pim-pants et barriolés, tellement jeunes et jolis, qu'on les prendrait tous pour des filles ! Et la maman, rouge de fierté, gesticule pour attirer l'attention de sa « petite ».

— Paulette ! Paulette !

Mais l'enfant, tout à son affaire, ne voit rien, n'entend rien. Dame ! ce n'est pas si facile que ça, de marcher en cortège, devant tout ce monde qui vous regarde, et puis, il y a les musiques et la jolie robe qu'il ne faut pas plisser et les boucles et le gros papillon qu'on aimerait resserrer un peu, l'ombrelle, l'éventail... et la maman dépitée, se tournant vers son mari :

— Tu vois quand même, elle regarde exprès de l'autre côté, pour me faire enrager !

Juché sur un tabouret, le photographe déroule son film... Que d'enfants bien lavés, bien peignés ! On pense à la somme de travail, de soucis, de joie qu'ils représentent. Passent les accordéons fleuris, les fifres stridents, les clairons à cordons rouges. Maintenant, c'est la fin. Comme un vapeur, le cortège creuse un large sillon et entraîne derrière lui, un remous de parents, de badauds... et presque malgré soi, on est aspiré à sa suite.

... Par dessus les arbres, nous arrivent des bouffées de ritournelles, des pétards, et ce bourdonnement d'une foule excitée, d'une foule de gosses. Devant moi, une fillette monte avec sa maman, une tante et la grande sœur, et comme je les dépasse, j'entends la maman :

— Alors, raconte-nous un peu, ce que tu veux acheter ?

Et la petite, pendue à son bras, en détachant les syllabes et en élevant le ton à la fin des mots :  
— Une sucette, un sifflet et une ombrelle !

Elle a dû certainement réfléchir longuement avant, parce que la réponse est venue tout de suite, sans hésitation. Une sucette, un sifflet et une ombrelle ! eh ! voilà un petit bout de femme qui sait ce qu'elle se veut ! Tout d'abord, la gourmandise, puis le chahut, et enfin la coquetterie, parce qu'on est une fille que diable ! Sans doute, dans dix ans, l'ordre des termes sera-t-il interverti ! Mais aucun des trois n'aura disparu : les douceurs, la musique et... la toilette, brave petite, va !

Un peu plus loin, une autre maman, son petit garçon à la main, parlait à un monsieur d'un certain âge, peut-être l'oncle ou le parrain, ou simplement une connaissance. Et tout à coup, il se pencha vers le gosse :

— Alors, tu montes aussi à la fête, toi ? Qu'est-ce que tu veux t'acheter là-haut ?

Le gosse leva la tête vers sa maman, la tourna de côté, un peu craintif (un petit garçon a toujours l'impression qu'on va le gronder et lui in-

terdire justement ce qu'il désire !) enfin il dit, tout doucement :

— Un pistolet...

Le monsieur eut un bon rire et cligna de l'œil vers la maman qui n'osa rien dire :

— Un pistolet, c'est bien ça !

Et tirant de sa poche, un porte-monnaie luisant et usé, il y prit une pincée de pièces qu'il lâcha dans la main du gosse.

— Tiens, voilà pour t'acheter des amorces !

Le petit referma sa main gauchement, devint tout rouge et leva sur l'homme des yeux brillants. La maman, confuse, protestait...

— Laissez donc, madame, on a été gamin nous aussi, on sait ce que c'est !

Et l'homme partit à son travail, aussi content que le gamin ! Peut-être avait-il connu, étant gosse, de ces désirs tenaillants qu'on n'arrive pas à satisfaire entièrement parce que les sous filent vite !

Et je me rappelais un certain galopin possédé par la rage du carrousel ! Je ne sais pas si vous avez connu cette passion, c'est quelque chose de terrible et de... délicieux. Le maître distribuait bien les trois billets réglementaires, mais qu'est-ce que vous voulez faire avec trois tours de carrousel ? Juste de quoi vous mettre en train ! Il s'agissait de se débrouiller, pour en faire le plus possible ! Notre gosse entreprenait les filles qui lui passaient un ou deux billets. (Elles ont tout de suite mal au cœur !) Mais déjà au milieu de l'après-midi, il n'en avait plus un. Collé à la barrière, il regardait les autres tourner dans les rires, agrippés aux chevaux, serrés sur les bancs au velour râpé. C'étaient alors des carrousels poussés à bras d'homme. Les malheureux, courbés sur les tiges de laiton, étaient trempez de chaud ! Dame, au milieu de juillet et avec un chargement pareil ! Alors ils envoyaient un gamin remplir une bouteille à la fontaine voisine. Il fallait guetter le bon moment pour se présenter... quand on entendait :

— Dis-donc, Louis, envoie-voir un gosse remplir la topaze !

Un bras se passait par dessus les piquets :

— Moi, m'sieur, ça m'a fait rien d'aller !

Alors, l'homme tendait le litre :

— Tiens, fiston ! Et que ça grouille !

Et notre gamin filait en jouant des coudes. Il revenait comme par hasard, juste au moment où le carrousel « s'emmodait » passait à la barbe de l'agent de plantation.

— Ou va-t-il celui-là ?

— M'sieur, c'est de l'eau pour les hommes !

— Ah, bon !

Et d'un saut, il était sur la planche, tournant déjà, et y restait jusqu'à la fin du tour !

A chaque litre vidé, c'était un tour de carrousel gagné. Je vous assure qu'on poussait à la consommation. Et comme ça n'allait jamais assez vite, on vidait la bouteille à moitié pleine, aux véhémentes protestations des forains.

— Attendez, je vais vous en chercher de la fraîche !  
Benj. Guex.

Mise au point. — Tu ne m'as épousée, geint l'épouse en larmes, que parce que mon pauvre oncle m'avait laissé deux cent mille dollars.

— Je proteste contre cette calomnie, ma chérie. La preuve, c'est que je t'aurais épousée quelle que soit la personne qui te les ait laissés.



## ONNA FREQUENTACHON

**C**N valet avâi enviâ dè sè mariâ. Quand on est ein adzo dè cein, qu'on a bon renom et qu'on n'est pas avoué rein, n'ia rein dè mi que dè sè tsertsi 'na galéza pernetta, kâ vaut bin dè mi dè sè cajolâ à doug dè s'embété tot solet. Cè valet étâi tot coumeint lè z'autro po cein qu'ein est dâo défrou ; l'avâi bouna santè, prâo galéza frimousse, et l'étâi on dzeinti coo, que l'avâi don bin lo drâi dè sè tsertsi onna mâiti ; mâ lo pourro drolo n'étâi diéro alleingâ, et sein ètrè on gros tâdié, c'étâi on espèce dè tiu dè pliomb que n'avâi pas dè l'esprit à reveindrè, et on bocon simpliet, que cein n'est favorablo s'on vâo contâ fleurette, kâ n'ia pas : cé qu'a dâo boutafrou, onna leinga bin peindiâ, que sâ bin djazâ et qu'est ein mémo teimps dégourdi et galé luron, a pe vito ein-dzaublâ 'na pernetta qu'on potu que ne pipè pas lo mot ; à mein que lo gaillâ aussè prâo mouniâ et que la gaupa satsè d'avanço que le porrâ teni la borsa et menâ lo bobet pè lo bet dâo naz. Et onco ! la mâiti dâo teimps 'na grachôsa sè vâo pe vito einfaratâ d'on galé luron bin reveilli quand bin n'est pas retso, què d'on patapouffe à grossa courtena.

Noutron gaillâ, don, s'étâi amoratsi dè 'na bouébetta dâo veladzo, et sein pi savâi se la lurenna s'ein tsaillesâi, l'allâvè totès lè nés, quand l'avâi gouvèrnâ et fé la patoura, veilli per tsi sta gaupa, iò restâvè achetâ vâi lo fû sein pipâ on mot, tanqu'è contrè lè houit hâorè et demi, n'hâorè, iò se lèvâvè ein faseint : « Foudrâi prâo s'allâ reduirè ! » Et s'ein allâvè ein deseint bouna né ; et l'étâi ti lè dzo lo mémo commerce.

Lo père et la mère dè la felietta sè peinsâvont bin que vegnâi po oqu'è ; mâ coumeint ne desâi rein, ne savont pas trâo à quiet s'ein teni.

— Petètrè que sè geinè dè no, se fe on dzo la fenna à se n'homme. S'on s'ein allâvè sta né po lè laissi solets. Lo pourro valet est timido ; mâ l'est on bon soudzet que n'est pas dè mepresi, que n'est pas avoué rein, et sarâi on bon parti po noutra bouéba.

— Bin se te vâo ! repond l'homme, allein veilli sta né tsi lo cousin Sami.

Dévaï lo né quand lo lulu est arrevâ, lo père et la mère dè la felhie lâi ont de que l'étiout d'obedzi dè sailli et sont partis ein lo laisseint solet avoué la donzalla qu'a relavâ lo soupâ et que s'est messa à brotsi ein après. Mâ lo lulu n'avâi pas mé dè leinga què lè z'autro dzo. Portant après on hâora de teimps, s'est décidâ à lâi dèrè oqu'è, et lâi fâ :

— Philippine !

— Que vâo-tou, Dzaqu'è ?

— Ame-tou la campouta âi ravès ?

— Oi.

— Eh bin, t'es bin sâdte.

Et l'est tot cein que l'a de. L'est restâ onco prâo grantenet et l'est parti coumeint dè cou-tema.

Quand lo père et la mère sont revegnâi et que